

Prologue

Élise se relève lentement, le dos un peu douloureux. Elle vient de planter les chrysanthèmes de Toussaint dans la jardinière. Elle a doucement effleuré la pierre aux éclats bleutés. Simplement pour ôter une feuille sèche, déposée par une brise marine. Elle reste là, debout. Peut-être dit-elle une prière. Peut-être parle-t-elle encore à son mari. Comme elle le fait souvent en ce moment. Bien plus, d'ailleurs, que lorsqu'il était vivant.

Son travail de veuve achevé, elle va reprendre son chemin, marcher doucement le long des grandes allées qui se croisent à angle droit, entre les carrés de tombes. Les allées où elle sent sa verticalité fragile, parmi tous ces gens couchés.

Elle a dans la tête une question précise, à laquelle la vie n'a pas donné de réponse.

Je ne sais pas s'il m'a vraiment aimée.

C'était pourtant ce qu'on appelle un bon couple. Ils donnaient l'impression de mener une vie harmonieuse. Même si parfois elle éprouvait un doute.

N'y avait-il jamais eu de dérèglement dissimulé, dans ce cœur aux battements lents et sourds ?

La vie peut-elle se traverser ainsi, comme un océan étale, ou comme une large avenue où personne d'autre ne circule, dans une ville qui fait la sieste ?

À quoi pensait-il quand il se taisait, le regard lointain, et qu'elle devait gentiment passer sa main devant ses yeux pour le ramener à la réalité ?

Il restait là, tranquille auprès d'elle. Sans émotion apparente.

Quand elle plongeait son regard dans le sien, et s'y attardait, il s'évadait doucement :

— Bon, disait-il, il se fait tard, si on allait se coucher ?

Ils lisaient alors un moment, sagement étendus côte à côte, dans le grand lit conjugal où ils ne partageaient plus, depuis longtemps, que des impressions de lecture.

Et puis ils se donnaient un petit baiser, éteignaient chacun leur lampe de chevet, et se tournaient le dos pour dormir.

Quand il était tombé malade, elle avait eu beaucoup d'élan de tendresse en le soignant.

Mais les mots tendres d'autrefois n'avaient plus cours entre eux. Ils auraient sonné faux, ou laissé percevoir la prémonition d'un adieu.

Elle se contentait de lui serrer longuement la main. Il répondait mollement à son geste.

Il se laissait docilement soigner, sans dire merci, car c'était naturel. Tous deux connaissaient le contrat par cœur : ils étaient unis pour le meilleur et pour le pire.

Et ils s'étaient quittés dans la misère d'une vie dont la médecine, à grand-peine, entretenait le souffle, sans rien se dire de ce qui, depuis si longtemps, fondait leur parcours commun : l'Amour.

À quoi bon s'interroger encore ? Pendant près de trente ans, rien n'avait brutalement changé dans leur existence.

Mais tout s'était modifié peu à peu. Le jeune couple lisse et joyeux de leurs photos de mariage était devenu méconnaissable. La vie rêvée, et entreprise avec confiance, ressemblait à un château de sable égratigné par des vaguelettes successives. Jusqu'à ne plus être qu'une masse informe, quand l'eau se retire. Et aujourd'hui, après l'événement final, il ne restait pour elle que la solitude et le chagrin. Et cette promenade silencieuse dans les allées sablées d'un cimetière.

Élise hésite à rentrer trop tôt chez elle. Elle redoute les fins d'après-midi envahis de grisaille, le ciel plombé qui se fond dans la mer. Elle n'aime pas la pesanteur du silence qui règne dans l'appartement à ce moment-là, l'immobilité des choses, leur impeccable rangement.

Alors un jour, elle ose pousser la porte d'un café.

Là, assise devant une petite table ronde cerclée de fer, elle voit des vivants s'animer autour d'elle.

Le garçon évolue entre les tables, comme un danseur dans un décor. Elle observe son habileté à porter de grands plateaux remplis de verres et de tasses.

Chacun vit ici sa solitude ou ses rencontres.

Distraite de ses pensées sombres, Élise n'a plus rien à faire d'autre qu'à imaginer les existences qui

se croisent autour d'elle, dans la lumière orangée des globes au verre dépoli.

Le garçon lui apporte cette tasse qui va offrir à sa bouche le goût corsé qu'elle aime. Alors, elle prend machinalement dans son sac ce petit carnet qu'elle emporte partout. Un carnet qu'elle a acheté un jour, dans une librairie de musée. Pour noter des moments heureux, s'est-elle dit ce jour-là.

La couverture reproduit un tableau de Berthe Morisot : dans un jardin printanier, un enchevêtrement de frondaisons d'un vert tendre, émaillé de quelques roses. Mais à l'intérieur, toutes les pages sont blanches.

Élise I

1

Désormais, il y a plusieurs semaines qu'Élise essaie d'écrire. Ce qu'elle cherche à faire, c'est une plongée dans les profondeurs de sa vie. Mais elle se laisse distraire en écoutant, à la surface, bourdonner la vie des autres. Les cafés sont le lieu propice pour cela. Même quand les gens sont seuls, ils parlent au téléphone. Ils ont quelqu'un, quelque part, pour les écouter. L'attention d'Élise voltige autour d'eux. Puis ses yeux se posent sur une page qu'elle a commencé à noircir de ratures. Elle a un peu honte de salir de sa tristesse ce joli carnet initialement destiné aux joies.

Elle écrit :

« Chaque jour, je voudrais noter quelque chose. Non pas mes actes du jour, ni même les pensées qui me traversent, mais plutôt ce qui est signe de notre amour... »

Ou plutôt, signe de la vérité de cet homme, avec qui elle a vécu trente ans, sans se poser de question. Et dont elle se demande aujourd'hui s'il l'a vraiment aimée. Mais qu'est-ce que cela veut dire, aimer ? Mille choses à la fois... Quelle était sa conception, à lui ?

Elle écrit :

« J'attends sa réponse. Je crois qu'il est là, près de moi, comme un étranger collé à la vitre d'une maison dont il est exclu. Il veut me répondre, mais il reste là, muet, avec l'obstination qu'il avait quand il attendait quelque chose.

« Je ne lâche pas les gens, disait-il en plaisantant. Pas tant que je n'ai pas obtenu ce que je veux. »

Mais que voulait-il de moi, qu'en toute innocence, je n'ai peut-être pas su lui donner ? »

2

Hier, elle a rangé du courrier. Et retrouvé le bordereau des communications téléphoniques que lui a remis l'hôpital. Des feuillets entiers, témoignages administratifs de ce qu'il y avait de plus intact en lui pendant ses mois d'hospitalisation : sa voix. Tant de paroles adressées à tous ceux qu'il connaissait... Avec qui il travaillait, vivait, luttait pour une cause...

Elle reste émue devant ces centaines de communications répertoriées, comptabilisées minute par minute. Liste administrative de tous ses appels, de ses cris d'espoir, ou d'angoisse, ou simplement d'amitié. Il appelait, et on l'appelait. Régulièrement, fidèlement. Des joies visibles, il en avait. Avec les autres.

Elle-même était là, fidèle au poste, utile auprès de lui, entretenant aussi les projets de vie. Ou tout simplement silencieuse. Respirant à son rythme. Il dormait beaucoup, quand elle s'installait près de lui. Il ne s'éveillait qu'à l'arrivée des autres.

Même en sa présence, il répondait au téléphone, chaleureusement. Comme si l'interlocuteur lointain était toujours l'Attendu.

Cela lui rappelait, à elle, les longs appels de leurs fiançailles... Il avait déjà cette voix-là. Mais alors, la chaleur, c'était pour elle.

Elle écrit :

« Toujours, il m'a paru plus à l'aise au téléphone qu'en face-à-face. Plus sûr de lui, plus empressé. L'éloignement physique lui donnait de l'assurance. Même si sa tendresse restait très discrète.

Aujourd'hui, si le téléphone sonne chez moi et qu'il n'y a personne au bout du fil, comme cela arrive parfois, j'ai l'impression que c'est lui qui tente d'appeler, du fond de sa nuit. ».

Le fil du téléphone, c'était le cordon ombilical qui le rattachait au monde.

À l'hôpital, il lisait beaucoup. Un livre pour chaque moment de journée. Le matin, c'était plutôt un essai, qui mobilisait toute sa réflexion. Plus tard dans la journée, ou après les soins qui l'immobilisaient ou l'épuisaient, il préférait l'envoûtement d'un roman.

Plusieurs livres qu'il n'a pas terminés ont gardé leur marque-page, depuis le jour où il les a fermés.

Elle écrit :

« Lire, jusqu'à ce que mes yeux se ferment, dans mon grand lit vide. Échapper à ma vie. Mais le livre me glisse des mains. Regarder, sur le mur d'en face, ce tableau de baigneurs qui se jettent dans les vagues. Éclaboussement jailli d'un pinceau. À lui, ce tableau parlait. Mais il reste intrigant pour moi.

Lire encore, le plus tard possible, pour retarder l'éveil. Raccourcir par nécessité cette lente reprise de conscience du matin, avec la douleur qui se réinstalle et stagne.

Lire comme on se soigne. Je me sépare difficilement de ma propre histoire, de ma sempiternelle question sans réponse. Et puis soudain, mes yeux comprennent le sens des signes d'encre, je me dé-

tourne un instant de moi-même, j'habite enfin ailleurs. Ma pensée n'a plus d'autre chemin à suivre que le va-et-vient des lignes.

Mais de nouveau, j'ai quitté la route. Je suis revenue dans l'enclos de mes pensées, et la page parcourue ne m'a rien livré qu'une longue suite de mots sans signification pour moi. Ou bien mes yeux se ferment sur un brouillard de phrases. Intéressantes, pourtant. Quel gâchis... »

Retour au papier blanc du silence.

Élise s'est réfugiée dans un café. Elle est seule dans la salle et, inspirée par le silence, elle se met à écrire sur son petit carnet.

« Je me sens à la surface de tout. J'aspire à quelque chose de lourd, qui me leste. Où ai-je mis le désir de vivre ?

Boire lentement ce café. La sensation est agréable. Mais en moi, tout est humide et chiffonné. J'attends que la sécheresse des jours réduise peu à peu le macéage où je macère.

Les termes de politesse, les relations courtoises qui exigent des paroles creuses, voilà mon bagage léger.

Dans les cafés, parfois, les paroles des autres me traversent. Je ne les comprends pas toujours. Il faudrait les écrire pour les fixer. C'est peut-être là que se cache la fameuse réponse ? Dans les histoires des autres ?

Écrire, cela me fait du bien. J'aime les mots qui se posent comme des oiseaux sur les miettes de ma vie. J'aime la soudaine poésie qui émane parfois de ma main, alors que dans ma vie, c'est le règne du

concret. Mais quoi ? Faut-il s'engluer dans les phrases qui disent la douleur, ou s'orienter vers les autres, les vivants ? J'aimerais faire cela...

Boire encore ce café. Mais j'ai toujours froid.

Alors oui, ne pas rester seule, écouter les voix qui bourdonnent, les rires qui fusent. Un couple vient de s'installer à une table voisine. Ils se disent sans doute des choses banales, eux aussi. À moins qu'au contraire, ils n'aillent immédiatement à l'essentiel.

Ainsi, tout à coup, une phrase claque entre eux :
« Lorsqu'il n'y a plus d'amour, il vaut mieux qu'on se sépare ! »

Serait-ce la phrase que mon mari n'a jamais osé dire ? »

Histoire de Justine et de Cédric

1

Un an plus tard

Élise s'est installée non loin d'un homme jeune, attablé devant son ordinateur, et tellement absorbé par son travail qu'il relève à peine la tête quand la patronne dépose une tasse au milieu de ses documents épars, en s'excusant presque de son intrusion.

Puis celle-ci s'éloigne discrètement. Mais en passant devant Élise, elle lève les yeux au ciel.

Cet homme, Élise le connaît. Elle se souvient que c'est lui, un jour déjà lointain, qui a prononcé cette fameuse phrase saisie au vol. Depuis, elle l'a revu dans le quartier, avec deux jeunes enfants. Un père de famille qui cherche un lieu tranquille pour travailler, sans doute. En milieu d'après-midi, ce doit être un enseignant, qui n'a pas les horaires compacts de tout le monde. D'ailleurs, le voici qui jette un coup

d'œil à sa montre et plie rapidement bagage. L'heure de l'école... pense Élise.

La patronne vient débarrasser, et soupire :

— Si ce n'est pas malheureux... Déjà divorcé ! Ces jeunes, à la première crise, ils ne savent pas rester ensemble.

Élise pense à sa longue vie sans histoire, aux crises soigneusement évitées, à la durée d'un statu quo confortable.

Et puis soudain, la patronne se permet une remarque :

— C'est le monde actuel : dès qu'on n'est plus dans le « tout nouveau, tout beau », il faut chercher ailleurs...

Pourquoi pas, après tout, se dit Élise. Autrefois, on était mariés pour la vie, et perdre ce statut, c'était un effondrement. Mais aujourd'hui, quand cela ne va pas, on est peut-être en droit d'espérer mieux...

— Enfin, ajoute la patronne, ce n'est jamais sans dommages...

Et elle jette un coup d'œil au comptoir, où son mari sert des habitués, en conversant avec eux. Elle a encore une minute.

— Ces deux-là, dit-elle plus bas, en désignant la table abandonnée comme si le fantôme d'un couple s'y tenait encore, on les connaissait depuis longtemps... Ils avaient tout pour eux. Je ne sais pas ce qui leur a pris.

D'autres clients viennent d'entrer, et la patronne se dit cette fois que la conversation l'engage un peu loin. Elle finit d'essuyer la table, et émet un petit rire commercial qui coupe court à l'échange :

— Enfin, ce ne sont pas nos affaires, n'est-ce pas ?

2

Retour un an plus tôt

— « Lorsqu'il n'y a plus d'amour, il vaut mieux qu'on se sépare. »

Cette phrase, qui a interrompu la méditation d'Élise, vient de surgir d'un dialogue à voix basse auquel la patronne du café, qui commençait à dresser les tables pour le déjeuner, ne prêtait pas attention. Ces clients, elle les connaissait depuis des années. Un jeune couple sympathique, avec deux enfants en bas âge, un garçon et une fille. Ils venaient presque quotidiennement.

Ce café était en quelque sorte leur quartier général, où ils faisaient une pause, avant de partir au travail, ou de conduire les enfants au parc. Ils asseyaient alors la cadette sur le comptoir, où ses jolis yeux examinaient le monde avec une curiosité souriante, à la hauteur des visages.

L'aîné, lui, visitait la salle du fond, posant ses mains ouvertes sur la glace. D'habitude, la patronne ne supportait pas le laxisme des jeunes parents, et

elle réprimandait les enfants sans hésiter. Mais pour eux, elle ne disait rien.

Elle avait connu le jeune couple sans enfants, cultivant le style étudiant, avec leurs jeans troués et leurs baskets.

Ils avaient aussi un côté aventurier, et évoquaient en quelques mots leurs voyages lointains. Le patron les questionnait avec intérêt.

Parfois ils se réfugiaient, seuls, au fond de la salle, et se parlaient à voix basse, les yeux dans les yeux. Puis ils se mettaient au travail.

Elle, Justine, se plongeait dans un paquet de copies, où elle pouvait faire courir un Bic rouge pendant des heures sans lever la tête, si ce n'est pour aller fumer une cigarette sur le pas de la porte. Lui, Cédric, s'absorbait derrière son écran d'ordinateur.

Maintenant, les jours où ils étaient libres tous les deux, ils gardaient à tour de rôle les enfants à la maison, tandis que l'autre partait travailler au calme, devant un petit crème bien mousseux.

Quand c'était l'heure de la promenade au parc, la patronne voyait le couple passer au large de sa terrasse, agitant aimablement la main derrière la poussette de la cadette, où l'on avait fixé une planchette pour que l'aîné, debout, se laisse tranquillement rouler comme un empereur romain sur son char. L'hiver, les enfants étaient coiffés de charmants bonnets à pompons, comme certaines grands-mères savaient encore en tricoter.

Souvent, avant la naissance des enfants, le jeune couple s'attablait au café, tôt le matin, pendant les week-ends, afin de pouvoir ensuite profiter de la

journée. C'était alors le plaisir des petits-déjeuners servis à table, sans qu'on ait besoin de se déranger pour faire griller du pain, ni de ramasser les miettes. Ils s'offraient le petit luxe des croissants chauds, de la mousse à la surface de la tasse, et de l'accueil complice du patron.

« Amusez-vous bien ! » leur disait celui-ci quand ils partaient, libérés de toute contrainte. Ils aimaient, l'hiver, venir très tôt, à l'heure où le café leur faisait un signe lumineux sur le trottoir, parmi les vitrines encore obscures.

Aujourd'hui, au fond de la salle où ils sont installés, et où elle a entendu, comme Élise, la phrase qui commençait par : « Quand on ne s'aime plus... », la patronne continue son travail en silence.

Tandis qu'elle dispose les couverts d'une main experte, elle entend d'autres bribes de phrases douloureuses. La jeune femme argumente, mais elle a la voix qui tremble.

De ses poings serrés, Justine soutient son visage. La patronne entrevoit dans sa main un mouchoir fripé. Et elle se hâte de finir son travail pour les laisser seuls. Elle place les nappes en papier gaufré, les petites serviettes pliées en triangles. Les couverts brillent en éventail entre ses mains. Elle s'efforce de ne pas regarder le couple. Elle voudrait aussi ne pas entendre.

Comment ne pas penser avec tristesse à ces jolis yeux d'enfants, ceux de l'aîné, purs et bleus comme un ciel de printemps, et ceux de la petite fille, violets, des yeux qui pétillent de joie.

Que s'est-il passé ? Quel orage a fané ce bouquet familial ?

Le jeune homme reste silencieux, raidi par la volonté de ne rien répondre qui puisse dégénérer en dispute publique, en scène humiliante. Mais il ne peut échapper au regard noyé de larmes qui le fixe et l'interroge.

Comment peut-il abandonner ce bateau chargé, en plein début de traversée ?

Trop loin de la grève pour revenir en arrière. Trop avant sur la mer pour lâcher la barre sans provoquer le naufrage. Il voit des vagues s'enfler devant lui. Un sanglot mal étouffé, un éclat de voix incontrôlé, autant de déferlantes dans sa direction.

À présent que les nappes sont mises, que la salle est installée pour le déjeuner, ils sont tranquilles. Personne ne viendra plus les épier. Seule non loin d'eux, au fond de la salle, une femme qu'ils ne connaissent pas semble absorbée par ce qu'elle écrit dans un carnet...

Cédric a envie d'aller fumer une cigarette dehors. Mais c'est Justine qui se lève la première, brusquement, l'air sombre, et qui part fumer, à grandes enjambées.

Derrière le comptoir, la patronne pince les lèvres et soupire. Le patron, occupé à servir, n'a encore rien vu.

Un peu plus tard, le couple quitte le café. Justine esquisse un au revoir et sort très vite. C'est Cédric qui attend au comptoir pour payer, souriant, sans rien laisser paraître.

La patronne mesure le gâchis. Sévèrement, elle juge sans rien dire, tout en se répétant qu'on ne peut pas se permettre de juger.

Les hommes s'en vont

Mais la journée lui paraît triste, même quand le jour se lève et que le soleil s'infiltré jusqu'au fond de la salle, aux places qu'ils ont quittées.